

7

RASHID

J'aurais dû comprendre, mais non. Il dormait à portée de battement de cœur, j'aurais dû l'entendre ce cœur battre autrement ces derniers mois. J'aurais dû deviner ce sommeil haché par les rêves et les fantasmes, cette respiration plus profonde certains soirs de tant d'émotion et de plénitude. J'aurais dû saisir ce qui avait changé en lui. J'aurais dû voir qu'il se passait quelque chose, remarquer ses airs assurés et même triomphants, mais non. Ce que j'ai vu je ne l'ai pas compris, et je n'ai rien entendu ni rien perçu ni rien senti, en tout cas rien que j'aie reconnu, ou seulement plus tard, longtemps après qu'ils eurent été découverts, quand par bribes le souvenir a refait surface comme une matière putride.

Quand je dis qu'ils ont été découverts, je ne dis pas qu'ils ont été surpris faisant l'amour. Je ne crois pas que cela soit arrivé. Nos aînés ont occulté tant de choses, et nous en ont caché tant d'autres, des choses souvent tellement ordinaires et banales que je me demande parfois pourquoi il a fallu qu'ils en viennent là. Était-ce pour nous épargner la laideur du monde ? S'agissait-il des cachotteries d'usage qui n'avaient à l'époque d'autre but que de tenir les jeunes le plus longtemps possible dans l'ignorance, afin qu'ils demeurent ainsi obéissants et dociles ? J'éprouve parfois un choc quand je vois à quel point j'ai échoué à comprendre les événements que j'ai vécus. Je suis sûr, cependant, que n'aurait pu rester secret le fait qu'ils aient été découverts faisant l'amour. J'ignore com-

ment exactement ils ont été découverts, mais je ne crois pas que cela se soit passé ainsi, car il y aurait eu un vrai scandale et des histoires qu'on raconte avec jubilation et peut-être des meurtrissures. Il est aussi possible qu'ils n'aient même pas été découverts et se soient simplement trahis par de petites imprudences, certains qu'ils étaient d'être invincibles et que la beauté de leurs sentiments les protégeait de la censure et de la mesquinerie de leur entourage. Je n'étais pas, de toute façon, capable à l'époque de comprendre quoi que ce soit de cet ordre-là, de comprendre ce pouvoir de l'amour. J'étais trop plein de mes propres triomphes, de mon succès à l'examen, de l'obtention de ma bourse d'études à l'université de Londres. C'était vers la fin de juillet 1963, juste un mois avant mon départ, et il n'y avait pas de place dans mon esprit pour une chose aussi subtile que les sentiments que pouvait éprouver quelqu'un d'autre tant j'étais absorbé par mes rêves égoïstes. Je savais seulement que j'avais réussi ce que tellement de gens souhaitaient pour moi et que je désirais personnellement. Je me disais que par mon succès j'apportais à tous du bonheur. Je me sentais aimé et héroïque, et chaque jour je savourais l'admiration de ma famille et de mes amis. Les mots me manquent pour dire le poison violent qui infiltre le départ et l'exil, mais ce sentiment je l'ignorais également à l'époque. Comment aurais-je pu savoir ? Comment aurais-je pu même l'imaginer une seconde ?

Le soir où la nouvelle a éclaté, je lisais étendu sur mon lit. Sans doute un polar ou un roman historique, si je me rappelle bien mes goûts d'alors. Nous dévorions tout ce qui nous passait sous la main, sans scrupule ni honte : des BD pour les filles à *Anna Karénine*, Hemingway, les encyclopédies. Comme des bêtes à l'estomac solide, comme l'autruche de Melville qui engloutit sans discrimination pierres, asticots, herbes rares et savoureuses. L'heure du dîner approchait, nous le prenions le plus souvent après les prières de l'*isha*, passé huit heures, au retour de notre père à la maison. Tous les jours, sauf maladie (et il était rarement à ce point malade à l'époque), il passait l'après-midi et le début de la soirée à bavarder avec ses amis au café, où il feuilletait le

journal, écoutait la radio, saluait les uns et les autres, avait un œil sur le monde. S'il manquait à l'appel, quelqu'un venait prendre des nouvelles, pour le cas où il aurait été souffrant ou empêché par quelque contretemps qui aurait surgi à la maison. Quand le muezzin appelait à l'*isha*, il se rendait à la mosquée, disait tout seul la prière du *maghrib* qu'il manquait régulièrement parce qu'il bavardait au café, puis il attendait que l'imam entame l'*isha*.

Parfois il rentrait à la maison entre le café et la mosquée, pour nous emmener, Amin et moi, à la prière. Peut-être qu'alors la conversation au café l'ennuyait, ou que des propos l'avaient irrité et qu'il ne voulait pas faire d'histoire. Ou bien était-ce qu'il avait entendu annoncer quelque hommage rendu à la mosquée à l'intention d'un voisin décédé. Quelle qu'en soit la raison, il se souvenait de temps à autre qu'il avait deux garçons qui grandissaient et qui traînaient à la maison au lieu de se rendre à la prière, et il venait s'occuper d'eux, dérogeant à sa routine. Aussi lorsque je l'entendis donner de la voix, comme j'avais manqué l'appel du muezzin à l'*isha*, je crus qu'il réclamait ma présence à la mosquée. *Naam*, répondis-je avec diligence (j'adore ce mot de *diligence*), car je savais combien il s'offensait lorsqu'il jugeait que nous lui manquions de respect. *Naam* est la forme la plus polie du *oui*, et rien ne comptait davantage pour nous que le respect dû à notre père. Dans le séjour, je vis Amin près de la porte d'entrée, il avait ses sandales encore aux pieds et venait à l'évidence tout juste d'arriver. Le visage paraissait serein, mais il avait les yeux écarquillés par la panique. Mon père lui faisait face, me tournant le dos, raide, les épaules voûtées, dans la posture qui était chez lui celle de la colère. Il avait dû s'emporter contre Amin à peine celui-ci avait-il franchi le seuil de la maison. Assise dans son coin habituel près de la fenêtre, tête baissée, ma mère se massait le front de la main droite. Farida se tenait debout près de sa machine à coudre, le dos collé au mur, les yeux rivés sur notre père. Son regard glissa un instant vers moi et j'y lus l'inquiétude. Elle eut un bref froncement de sourcils affolé, comme si ma présence compliquait les choses.